

Derrière toute image de mode se cache une maquilleuse studio.
C’est elle qui rend possible la rencontre entre le mannequin
et l’objectif. Complice du photographe, elle a un but : une perfection
qui n’appelle pas de retouche.

TEXTE : LUCIE DE RIBIER — PHOTOS : MARIE ABEILLE

La fée du papier glacé

Angélik Iffennecker, maquilleuse studio

Il est huit heures du matin lorsqu’Angélik arrive au Red Studio, les bras chargés des pinceaux qu’elle n’a pas réussi à caser dans son énorme valise. Alors que les shootings se déroulent souvent dans d’immenses entrepôts glacés, ce studio du XX^e arrondissement parisien cultive une ambiance chaleureuse. De gros canapés encadrent une table chargée de magazines de mode et de croissants. Dans le cyclorama, ce vaste rideau tendu circulaire qui sert de toile de fond, l’assistant photographe installe les flashs. Face à la table de maquillage, le coiffeur boucle les mèches blondes du jeune mannequin canadien.

Angélik, elle, est maquilleuse studio free-lance. Dès son arrivée, cette jolie trentenaire s’enquiert des consignes auprès de la styliste, chef d’orchestre du shooting. La série mode, à paraître dans un grand magazine féminin, doit donner un aperçu de la Fashion Week de Paris, qui a eu lieu fin janvier. Douze pages, douze tenues, un seul maquillage. « Parfois, les directions éditoriales sont précises. Aujourd’hui, le magazine a simplement demandé quelque chose d’assez classique. » La maquilleuse déballe ses outils : trousse de maquillage classé par couleur, pinceaux, crèmes, pigments, paillettes, mais aussi fil dentaire, cubes de sucre pour exfolier les lèvres, et même de la musique... Telle Mary Poppins, elle sort de sa valise une bouillotte remplie d’eau chaude qu’elle dépose sur les jambes du modèle, la jeune fille ayant dû ôter son pantalon pour éviter toute trace de vêtement sur la peau. « J’essaie de faire en sorte



l’autorisation de la personne. Je n’oublie jamais que j’œuvre sur un être humain. » Le plus gros travail se fait sur le teint. Le but ? « Qu’il n’y ait pas de retouches à faire sur Photoshop ! Mais avec les appareils photo HD, c’est devenu difficile. Des imperfections invisibles à l’œil nu apparaissent à l’écran. » Il s’agit pourtant d’avoir la main légère : « Le grain de peau doit être visible sur les photos. Ses taches de rousseur, il faut les garder. À la retouche, il est plus facile de gommer une imperfection qu’un excès de matière. » Avec un stick gras, la maîtresse des pinceaux crée un point qui va attraper la lumière au niveau de l’empreinte de l’ange, soit le creux juste au-dessus de la bouche. Un smoky eye plus tard, la jeune fille est transformée. L’artiste commente : « Pour moi, son visage est comme une toile animée de vie. La photo finale, c’est une œuvre d’art fabriquée à partir du vivant. » C’est d’ailleurs la photographie de

mode qui a donné envie à Angélik d’exercer son métier : « Ado, mes murs étaient tapissés de photos de Jean-Baptiste Mondino, Herb Ritts, Richard Avedon, Peter Lindbergh... » La photographie de mode a la particularité de devoir autant au travail du photographe qu’à celui des couturiers, stylistes, coiffeurs, maquilleurs et mannequins, tous tendus vers un même objectif : la perfection. Le terme revient souvent dans la bouche de cette esthète, dont les yeux sont bordés d’un trait d’eye-liner noir impeccable et dont les sourcils sont tirés au cordeau. Pourtant, elle a conscience des complexes que cette exigence peut créer : « Ça m’a posé un gros dilemme



lorsque j’ai réalisé ça. J’ai choisi de maquiller les femmes par passion pour leur beauté, pas pour les complexer ! La mode, ce n’est qu’un jeu, un rêve. Il ne faut pas y croire, ni se comparer. Don’t believe the hype ! »

LE MYSTÈRE DE LA PHOTOGÉNIE

Revêtu d’une robe haute couture, le jeune mannequin s’installe face à l’objectif. Sa beauté semble presque irréaliste. Angélik tempère : « Nous y avons mis toute notre technique, mais ce qui compte vraiment, c’est ce qu’elle va dégager face à l’objectif. » La

photogénie, ce n’est donc pas un mythe ? « Bien sûr que non ! Ça a quelque chose à voir avec la symétrie, ou peut-être le regard... C’est quelque chose d’immatériel qui nous dépasse. Un instant magique que le photographe doit saisir. Certaines filles sont très belles, mais ne rendent rien à l’image. Et vice versa. » La maquilleuse narre sa rencontre avec un top model célèbre, méconnaissable : « J’ai dû la prendre en photo pour pouvoir la reconnaître sur l’écran de mon téléphone ! » Sur le cyclo, le photographe et son modèle sont en osmose. Ultra-concentré, le mannequin change de pose à un rythme régulier, soutient

« LA
PHOTOGÉNIE,
C’EST
QUELQUE
CHOSE
D’IMMATÉRIEL
QUI NOUS
DÉPASSE »



« LE GRAIN DE PEAU DOIT ÊTRE VISIBLE SUR LES PHOTOS. À LA RETOUCHE, IL EST PLUS FACILE DE GOMMER UNE IMPERFECTION QU’UN EXCÈS DE MATIÈRE. »



« J’ESSAIE DE FAIRE EN SORTE QUE LE MAQUILLAGE SOIT UN MOMENT AGRÉABLE. »



l’œil de la lentille sans faillir : « Yes, you got it ! C’est bon ! On l’a ! » Ils tiennent la première image. Sur l’écran de l’appareil, le visage de la jeune Canadienne semble différent : « Je parie que tu ne t’es jamais vue comme ça », lance le photographe. Changement de tenue. Angélik se précipite, pinceaux à la main, pour vérifier que sa poupée reste impeccable. Tout au long de la journée, elle repoudrera le visage, les bras, les jambes, le décolleté. Ce soir, c’est aussi elle qui démaquillera le tout. D’un coup de lingette, elle effacera son œuvre. La toile redeviendra vierge. Retour à la normalité, dans toute son imperfection. ●